

## **Ces dames et demoiselles en rouge et blanc et noir, avec quelques parements dorés et de jolis chapeaux**

Il avait pris ses vacances plus tôt que d'habitude, si bien qu'il avait pu se dire :

- Quand j'irai là-bas, et je partirai le 24 juin, je remonterai la vallée et j'assisterai au défilé de ces jolies dames et demoiselles Walzer.

C'était l'époque où il restait encore célibataire alors qu'il approchait la trentaine. Il n'était plus trop bien dans sa peau, et dès qu'il le pouvait, il quittait sa région pour s'en aller vadrouiller. Peut-être que par le monde, plus que chez lui en son village où les filles ne l'avaient jamais regardé, il trouverait chaussure à son pied. Une femme qu'il pourrait rendre heureuse. Car il ne sert à rien de pleurer parce que personne ne s'intéresse à vous, il faut surtout se demander ce que soi-même on peut donner aux autres, aux femmes en particulier. Il regardait en lui et il avait la forte impression qu'il ne pourrait jamais offrir à aucune femme une once de satisfaction. Il était comme muré en lui, incapable d'aller à des éléments féminins quelconques, de les comprendre, et surtout de pouvoir leur présenter une vie qui soit plus que simplement convenable. Une vie heureuse. Exaltante serait un bien grand mot. Mais une existence que l'on pourrait se permettre, arrivé en son terme, de souhaiter pouvoir la revivre de la même manière si c'était à refaire.

- Qu'est-ce qu'un homme peut bien apporter à une femme, se demandait-il donc à tout propos.

Il ne voyait pas trop. L'amour ? On sait quels sont les limites de celui-ci. Des satisfactions d'ordre sexuel ? Il ne croyait pas que cela puisse être un but en soi, ou un centre d'intérêt qui aille au-delà d'une fièvre passagère. Baiser à tort et à travers, et puis déjà se lasser. Il doit y avoir autre chose. Il cherchait sans trouver. Peut-être dans la foi, ou dans la culture, les coutumes. On ne sait pas. Pas dans la richesse non plus, une simple aisance suffirait. Et puis aller savoir. Ainsi il ne comprenait pas les femmes, leurs aspirations surtout. C'était pour lui un mystère sans nom que celles-ci et ce qu'elles auraient pu exiger de lui. Plus encore ce qu'elles auraient pu lui trouver d'attirant, voire d'intéressant.

Faudrait donc, où qu'il aille, qu'il se secoue. Qu'il tente de parler mieux qu'il ne le faisait. Car il s'en était rendu compte ces derniers temps. Il avait un langage tout ce qu'il y a de plus primitif. C'était étrange. Il pouvait écrire pour exprimer quelque chose, mais dès qu'il reprenait l'oral, il ânonnait, pour dire. Il mâchait ses mots, il les intervertissait. Il faisait des fautes de conjugaison, il attribuait des sens différents de ceux du dictionnaire à certains mots que d'autres part il prononçait mal, et surtout il répétait toujours les mêmes phrases, comme si le dictionnaire n'allait pas au-delà de ces expressions tout à fait primitives. Bref, il s'en était peu à peu rendu compte, et c'était bien là la raison pour laquelle il avait tant de peine à apprendre les autres langues, ne serait-ce qu'un peu, il était dyslexique. Il avait passé son enfance, son adolescence et les

premières années qui avaient suivi dans cet état sans le connaître. Aussi comprenait-il maintenant pourquoi il était toujours célibataire. Il y avait en lui quelque chose qui clochait, du clopin clopant. Et pourtant il ne s'expliquait pas vraiment ce que c'était, et d'où cela lui venait. De sa mère peut-être qui n'était jamais foutue de prononcer comme il faut des mots à peine plus compliqués que les autres.

Se secouer, d'accord, mais dans quel sens ? Et puis tant pis, fallait qu'il fasse avec ce qu'il avait, ni plus ni moins. Et surtout arrêter de pleurer et foncer. Vite dit. Foncer où, contre qui, et surtout qui rencontrer, dans ce bas monde où le monde entier, parfois, et même souvent, vous semble indifférent tandis que malgré tout vous êtes incapable d'aller à d'autres.

Il avait quitté Pont-Saint Martin vers les dix heures, pour arriver à Gressoney-Saint-Jean à onze heures. Trente kilomètres qu'il n'avait pas voulu accomplir à fond la gomme, heureux de découvrir de bons gros villages aux maisons si caractéristiques. Il avait posé sa voiture dans l'immensité d'un parc aux portes de l'agglomération. C'était maintenant noir de monde. Il s'était déjà rendu compte que ce serait tel par l'afflux des voitures qu'il y avait déjà tout en montant, de telle manière qu'il n'avait plus pu conduire à sa guise, c'est-à-dire modérément, mais qu'il avait eu nécessité de suivre la file afin de ne pas bouchonner. Quelle foule, avec la fête qui déjà s'appêtait à battre son plein. Plus une place où se mettre que l'on puisse voir quelque chose. Et lui, là au milieu, pas trop à son aise, car toujours seul, éternellement seul, et avec le sentiment un peu ridicule d'être venu ici en pure perte pour rencontrer une belle femme qui se jetterait dans ses bras !

- Quel imbécile je suis. Mais je déraile complètement. Ici comme ailleurs, elles ne me regarderont pas. Et je redescendrai tout à l'heure tout autant solitaire que je ne l'étais en montant.

Il se mit néanmoins dans la foule. Il quitta celle-ci qui attendait le cortège qui ne venait pas, pour faire le tour du village en attendant. Il aimait ces vieilles maisons avec ces balcons de bois. Bois et pierre, pierre pour la base des murs, pierres aussi pour recouvrir les toits. Il y avait un équilibre manifeste entre la pierre et le bois. Tout cela avait été pensé, expérimenté, rien n'était somme toute le fruit du hasard, l'expérience de plusieurs siècles avait dominé.

Enfin il revint sur la place principale, tout au moins celle qu'il croyait telle, car ce n'était pas certain qu'elle fut plus importante que d'autres, à proximité même de l'église. Et le voilà, maintenant, le cortège. Une fanfare l'avait précédé ronflant la caisse. Et puis ces dames et demoiselles avaient passé dans leur joli costume rouge et noir et blanc. Il n'en revenait pas de la qualité de celui-ci. Ces habits-là étaient de pures merveilles. Il était fasciné. Et ses regards plus encore que sur des dames d'âge mur qui le portait très bien, avec souvent des poitrines fort généreuses, ce qui ne gâtait aucunement la fête, il s'attardait sur des demoiselles bien jolies et qu'il devinait elles aussi célibataires, mais Ô combien plus jeunes que lui. Elles étaient magnifiques, toutes ou presque, et toutes filles

à marier, se disait-il, comme si elles étaient ici pour se faire choisir, par lui et par tous ces autres imbéciles qui les admiraient bouche bée. C'était ridicule. Insensé même. Elles n'étaient pas là pour eux tous, simplement pour elles-mêmes, fières de s'exhiber dans un bel habit qu'elles avaient confectionné l'hiver précédent avec amour et talent. Elles avaient donc mis cette longue jupe rouge feu, revêtu un corselet-bustier noir brodé d'or et une coiffe en filigrane d'or pur. Comme s'il y avait par ici une richesse incomparable et que rien ni personne ailleurs ne pourrait atteindre une telle qualité d'habillement.

Elles défilaient. Elles étaient nombreuses, toute habillées pareil. Et puis le cortège se termina pour qu'elles aillent bientôt dans l'église chacune avec une brebis dans les bras. C'était la coutume de ce 24 juin, à peine l'été était-il commencé. L'offrande traditionnelle des agneaux, lors de la célébration de la messe et le moment culminant de cette fête de Saint Jean Baptiste. Il les voyait donc, ce groupe de femmes dans leur costume Walser, qu'elles n'abandonneraient jamais, c'est certain, très fières de leur origine qui remontait à plus de sept siècles.



Elle était là, à gauche sur la photo d'un groupe de trois qu'il avait pu prendre en photo au sortir de l'église...

Et lui, il attendit au dehors de l'église. Il l'avait aperçue tantôt qui l'avait fait chavirer. Elle, l'unique, la sublime. Et il lui semblait impossible désormais qu'il puisse la laisser aller. Il en était tombé éperdument amoureux, à un point même qu'il ne l'aurait jamais imaginé. Alors à son tour, parce qu'il restait quelques places, ce qu'il avait vu par la porte qui s'ouvrait de temps en temps pour laisser

encore rentrer les derniers pénitents, il pénétra à son tour dans l'église et il prit place aux derniers bancs. Il tenta de l'apercevoir, ce qu'il put faire assez aisément, parce qu'elle était assise sur le banc près de la travée principale. Mais voilà, la quasi certitude qu'elle ne s'intéresserait jamais à lui, et comment Ô grand Dieu aurait-elle pu le faire, le rendait presque malade, tout au moins l'avait mis dans un état qui frisait l'apoplexie !

Plus tard, elles sortirent. Et quel sourire pour elle. Heureuse. De sa beauté, de l'événement, d'être si bien dans sa peau et de savoir qu'elle n'aurait jamais de toute sa vie qu'à claquer des doigts pour en trouver dix qui viendraient se jeter à ses pieds, lui y compris. Comme dans le bon vieux temps des amoureux transis à qui rien ne réussit !

Mais la langue, mais la mentalité, mais les lieux et la profession. Mais tout enfin. Il ne pouvait rien y avoir. C'était l'impossible. L'inconcevable. L'inimaginable. Sa folie avait atteint des sommets, et son romantisme fondamental aidant, il en était arrivé à presque croire à ses rêves. Il revint sur terre aussi subitement qu'il avait grimpé les plus raides pentes de la passion dans son imaginaire exalté. Aussi, soudain, quitta-t-il la place fendit-il la foule pour courir à sa voiture et redescendre plus vite qu'il n'était monté pour retrouver bientôt le fond de la vallée où ses idées devinrent un peu moins folles. Car rien ni personne ici n'était pour lui. C'était l'étranger. Il était infirme. Et une fois de plus il n'aurait su, avec son physique de turc à la recherche d'un boulot qu'il ne trouvera jamais, intéresser personne, et surtout pas l'une ou l'autre de ces demoiselles qui étaient d'ailleurs toutes à cent mille lieues de savoir qu'il existait. Et ici, redevenu lui-même, il put goûter à la seule satisfaction de cette modeste équipée. Il avait pu prendre des photos d'elles toutes, et parmi celles-ci figurait celle qui l'avait retenu tantôt. Il en était certain. Et quand plus tard il les aurait faites développer, qu'il aurait eu les tirages entre les mains, il choisirait le meilleur pour le faire agrandir et le placer, là, sur sa table. Alors on verrait son joli sourire et puis il pourrait l'aimer comme il n'avait pas pu le faire là-haut. Un grand rêve s'était éteint qui le faisait revenir à la simple réalité. Qui était aussi que celles-là, y compris la sienne !, elles étaient comme les autres. Toutes, sans en oublier aucune. Ni plus ni moins. Rigoureusement ! Et malgré qu'elles aient revêtu leur plus jolie robe et endossé leur plus beau bustier avec des fils d'or pour en rehausser la si incroyable beauté.